

Document 4 : La littérature francophone au Maroc. L'acculturation

Le Maroc est un carrefour de civilisations diverses. Cet amalgame a formé une culture qui plonge ses racines dans l'histoire du pays. Les modes d'expression culturelle reflètent le problème linguistique du Maroc. Les langues orales: arabe dialectal et berbère, véhiculent une culture populaire de grande richesse. La littérature écrite possède deux moyens d'expression : l'arabe classique influencé par l'Islam et le français, encore entaché de colonialisme dont il doit se dégager pour rendre compte de l'identité marocaine. La littérature francophone pose, de ce fait, le problème de l'acculturation.

La langue française est pour les Marocains un instrument de communication et non de culture. Les écrivains qui l'ont élue comme leur moyen d'expression veulent assumer leur marocanité qu'ils ne veulent en aucun cas abandonner.

« Notre attitude, déclare Lâabi, nous pouvons la caractériser par la formule de coexistence, mais une coexistence non pacifique, empreinte de vigilance. Nous sommes constamment sur nos gardes. Assumant, provisoirement le français comme instrument de communication, nous sommes conscients en permanence, du danger dans lequel nous risquons de tomber et qui consiste à assumer cette langue en tant qu'instrument de culture ». (Lâabi. Souffles, n° 18, p. 36)

Le français comme instrument de communication pose pourtant le problème crucial de la relation entre le créateur et son public. Le meilleur écrivain ne peut pas vendre plus d'un millier d'exemplaires dans son pays qui compte plus de vingt-quatre millions d'habitants, ce qui s'explique par la situation linguistique du pays.

La langue officielle est l'arabe classique depuis la constitution de 1961. Elle est enseignée à l'école et dissémine l'enseignement littéraire et l'héritage arabe-islamique puisque c'est la langue du Coran. La tendance à l'arabisation représente l'aspect culturel de l'indépendance. **L'arabe classique est devenu le symbole de l'identité nationale, agressée par la colonisation.** Il est de plus **le ciment national puisque le territoire était partagé entre la zone française et la zone espagnole du temps du Protectorat. L'arabisation est donc une opération de lutte destinée à mettre un terme à la dépendance culturelle à l'égard des cultures étrangères.** La réalisation de cet objectif pose néanmoins deux problèmes : celui de l'analphabétisme et celui de l'adaptation de l'arabe pour véhiculer un savoir scientifique et technique. Seule une élite écrit et lit l'arabe classique alors que les langues parlées sont les gardiennes de traditions séculaires. Mais, étant seulement orales, elles sont victimes du préjugé selon lequel seule la tradition écrite a de la valeur. Les Universitaires, en particulier, vivent sur la méconnaissance et le mépris de la littérature populaire, considérée, à cause de son oralité, comme primitive. Cette culture populaire d'une grande richesse est considérée passéiste et ses codes sont dès lors dévalorisés.

Par ailleurs, l'arabe dialectal des habitants des villes et des plaines gagne sur le berbère des populations rurales du Rif et de l'Atlas. En effet, le berbère qui a maintenu la culture paysanne face aux invasions puniques, latines, arabes, espagnoles et françaises est en régression par rapport à l'arabe dialectal, car l'urbanisation s'accélère.

L'arabe classique n'est cependant pas la langue quotidienne du Marocain et lorsqu'un écrivain l'utilise, il s'engage sur un continent étranger qui perd simplicité et naturel. Cet instrument ne pose certes pas le problème politique lié au français et les pays arabes proclament même que leur unité passe par l'unité de la langue, néanmoins il reste d'un usage inhabituel.

Le français est de son côté la langue officielle de l'enseignement scientifique. On a vite fait d'assimiler cette langue à un savoir moderne, reposant sur la science et la technologie, mais elle reste aussi le symbole honni de la culture occidentale aliénante et colonialiste. Elle jouit cependant d'un privilège et elle apparaît comme le lieu de production des élites de ce fait, **elle exerce une domination symbolique.**

A côté de l'arabe classique, **le français reste un outil privilégié qui donne accès au pouvoir. Les écrivains marocains de langue française veulent se servir de l'instrument sans pour autant inclure les valeurs colonialistes et occidentales qui n'expriment pas l'âme marocaine, voire la méprisent. Ils restent méfiants face à la langue qu'ils manient et leurs œuvres débouchent souvent sur le thème du déchirement et de la dépersonnalisation.** Abdelkebir Khatibi, un romancier marocain, explique dans l'introduction à la Mémoire tatouée de 1979 : *"c'est pourquoi, je demeure ici entre les mains de la langue française, langue que j'aime- je le répète - comme une belle et maléfique étrangère"*. Abdellatif Lâabi déclare de son côté dans *Chroniques de la citadelle d'Exil* de janvier 1976:

« "Ecrire est une telle responsabilité ! Et du moment que je l'assume (oh ou; je l'assume) il n'est pas possible de biaiser, de se contenter de l'à-peu-près. Il faut pouvoir défendre chaque mot, chaque phrase et si possible n'avoir rien à défendre, faire en sorte qu'ils s'adressent et s'imposent à la sensibilité de chacun comme le crépitement familier de la pluie indispensable à la terre, comme ces fleurs innombrables et souvent étranges sans lesquelles le printemps avorte".

La problématique de la littérature francophone du Maroc est complexe. Kateb Yacine a pris parti dans le débat d'une façon nouvelle. L'écrivain algérien affirme que *la francophonie n'est pas seulement l'expression du colonialisme et il rappelle avec finesse que les Algériens, pendant la guerre de l'indépendance, ont utilisé la langue française pour gagner à leur cause le peuple de France et les autres pays francophones... Un bon usage de la francophonie peut être libérateur, il peut laver la France des crimes commis en son nom, car la France, pour nous, ce n'est pas le pays de l'Académie Française, c'est le pays de 1789 et de la Commune, de Mai 1968 et de décembre 86, la France des droits de l'Homme ...* (Kateb Yacine, "La langue de Malik", Le Nouvel Observateur, n°1157, 8/15.1.1987.)

Il s'agit donc de dresser un panorama de la littérature francophone marocaine et de souligner son originalité. **Cette littérature présente une césure: avant 1966, deux courants apparaissent. Ahmed Sefrioui est le représentant d'une littérature exotique et ethnographique qui veut rendre compte de la vie quotidienne.** Son oeuvre est pittoresque et décrit par exemple le bain maure, l'école coranique, les fêtes religieuses, le deuil, le marchandage. On lui reproche son regard folklorisant destiné surtout à un public étranger. Pourtant, il ne faut pas mésestimer deux aspects positifs de son oeuvre. Elle propose une vision de l'intérieur qui cherche à témoigner d'une

culture authentique. De plus, sur le plan littéraire, Ahmed Sefrioui introduit dans son texte des éléments en arabe dialectal.

Cette volonté d'intégrer la culture orale dans l'écrit est novatrice. Les dernières œuvres de Driss Chraïbi reproduisent de la même façon la sonorité du français tel qu'il est parlé par les Marocains qui n'ont pas toujours une connaissance précise des mots qu'ils utilisent sans savoir les lire. Ces passages sont à la fois tendres, ironiques et émouvants.

Driss Chraïbi est le premier représentant d'une littérature de l'acculturation et de l'aliénation. L'écrivain, s'il confirme qu'il est bien le premier à ouvrir une voie nouvelle, réfute avec vigueur ces qualificatifs qui ne lui correspondent pas à son avis. *Le Passé Simple*, son premier roman publié en 1954, raconte la crise d'un jeune Marocain face à la société traditionnelle qui l'environne. Il s'agit de la révolte d'un fils contre son père, le patriarche, monarque absolu qui réduit toute sa famille au silence, à la peur, à l'esclavage.

Tahar Ben Jelloun dans *Harrouda* raconte aussi la révolte contre la société patriarcale, dévote et figée. Il réclame la libération de la femme, révolte qui se situe essentiellement dans le domaine sexuel. La femme exige le droit au choix de l'acte sexuel et le droit au plaisir, revendications qui paraissent timides par rapport à celles de son homologue occidental. Par *Les Boucs*, le deuxième roman de Driss Chraïbi, nous voilà confrontés au **problème des conditions inhumaines de l'immigration des Maghrébins en France**. A peine arrivé, le personnage se heurte au racisme et à l'humiliation. Rejeté par l'Orient, refusé par l'Occident, il vit le véritable exil et le déchirement de celui qui a perdu son identité. Tahar Ben Jelloun, dans *La plus haute des solitudes* traite le même problème sous un aspect différent.

1966 est une date qui marque un tournant dans la littérature marocaine d'expression française. C'est la date de la création de la revue Souffles par Abdellatif Lâabi. Cette prise de parole est une prise de position dans un moment où les problèmes de la culture marocaine ont atteint un degré extrême de tension. La revue est animée par de jeunes écrivains comme Nissaboury, Khaïr-Eddine, Abdelkebir Khatibi, Abdellaziz Mansouri, Bernard Jakobiak et un peu plus tard Tahar Ben Jelloun.

Il s'agit comme l'explique Lâabi dans le n°1 de la revue, de lutter contre la contemplation pétrifiée du passé, la sclérose des formes et des contenus, l'imitation à peine pudique et les emprunts forcés, la gloriole des faux talents... Sans parler de ses multiples prostitutions, la littérature est devenue une forme d'aristocratie, une rosette affichée, un pouvoir de l'intelligence et de la débrouillardise.

La charte publiée dans le N° 12 propose:

- de mener une action de clarification et de démythification des fondements de notre culture.
- d'arracher l'action culturelle au monopole de la réaction et du néo-colonialisme, de susciter une action de recherche visant la décolonisation, la réévaluation et la réélaboration de notre culture.
- de contribuer, par un travail de création et de mobilisation culturelle, au combat de libération que mènent toutes les forces progressistes du pays.

A partir du n° 15 paru le 3^{ème} trimestre 1969, la revue s'engage dans la voie marxiste-léniniste et devient l'organe du mouvement révolutionnaire marocain. En 1972, la

revue est interdite. Laâbi est arrêté et inculpé d'atteinte à la sûreté de l'Etat. Après plusieurs années de détention, il vit, à l'heure actuelle, à Paris.

Cette **nouvelle littérature est marquée par la recherche de l'identité marocaine, la démythification des valeurs bourgeoises et néocoloniales, la lutte contre l'obscurantisme social et politique. Son originalité vient surtout du renouvellement des formes littéraires.** Laâbi est un des premiers à avoir compris et exprimé qu'il est impossible d'exprimer une parole révolutionnaire nouvelle, celle d'une culture originale, dans une forme empruntée conventionnelle, académique.

La littérature marocaine d'expression française des années 70 et 80 fascine les nouveaux romanciers français car leurs objectifs sont identiques. Il s'agit d'aller à la découverte d'une expression qui rende compte de la situation nouvelle de l'homme dans la société.

Les techniques employées par les Marocains sont multiples. Relevons d'abord le **mélange des genres comme le narratif et le discursif, la prose et la poésie, le récit et le lyrisme, le dialogue théâtral et le reportage.** Cela provoque un **affolement du langage renforcé par l'exclusion de la ponctuation** dans de nombreux passages ou dans une revue toute entière comme dans *Parcours Immobiliers* d'Edmond EL Maleh.

Le recours au blanc, la distribution anarchique des majuscules, la structure syntaxique rompue, le mélange volontaire des catégories du verbe et du nom aboutissent à un débat chaotique qui donne le vertige. On trouve chez Laâbi "J'investigue, j'insolence, je remerge".

Une autre nouveauté est **l'intégration du mythe dans l'espace contemporain, le transfert de l'univers fabuleux dans la réalité actuelle.** C'est le cas de *La Prière de l'Absent* de Tahar Ben Jelloun ou de *La Mille et deuxième nuit de Nissaboury*. Cette œuvre raconte le huitième voyage de Sindbad. Les personnages les plus célèbres des contes des mille et une nuits y tombent en déchéance, hantent des bars louches, "victimes d'une déshumanisation totale", ils entrent en agonie "dans le sang des crapauds, ivres d'une métamorphose cruelle". Bagdad n'est plus la cité de "cuivre" et de " lumière" mais la "ville-sang". Shéhérazade elle, héroïne de la parole et de la séduction, devient ici muette et informe. Elle est le symbole même de la littérature marocaine qui vit une fêlure et une mutilation. **Harrouda de Tahar Ben Jelloun est aussi le récit de la déchirure où s'exprime la tyrannie de la classe dominante, celle du père sur ses enfants, de l'époux sur sa femme. Le roman exprime les tâtonnements de celui qui recherche son identité, après le traumatisme colonial et l'acculturation postcoloniale.** Tahar Ben Jelloun écrit dans *Cicatrices du Soleil* :

*"Que mon peuple me pardonne
Toi qui ne sais pas lire
Tiens mes poèmes
Tiens mes livres
Fais en un feu pour réchauffer tes solitudes
Que chaque feu alimente ta braise
Que chaque souffle dure dans le ciel qui s'ouvre"*

Mohammed Khaïr-Eddine opère, à son tour, une véritable destruction des modèles littéraires traditionnels. On trouve dans ses œuvres le mélange des genres ainsi que le mélange des espaces fabuleux ou fantasmatiques et réels. Il crie dans *Odeur de Mantèque* ou *Agadir* son moi exclu d'une société qu'il réprouve, sa révolte contre une oppression qui le rend étranger à son propre pays. Nous sommes sans cesse confrontés dans *La Mémoire Tatouée* d'Abdelkadir Khatibi au double concept : **identité et différence**.

Cette **littérature** très **violente** éveille dans le milieu intellectuel marocain un malaise qui découle du désir légitime d'arabisation. Pourtant, **on aurait tort de l'assimiler à la littérature française car elle occupe, par son originalité, une place spécifique et s'inscrit dans les recherches de l'art moderne de la seconde moitié du XX^e siècle.**

Le créateur est déchiré. Il est méfiant vis-à-vis des formes importées d'Occident mais il est tout aussi vigilant face au patrimoine culturel folklorique, usé voire épuisé de son pays. Il éprouve la sollicitation du temps présent et de la modernité mais il ne peut effacer la persistance du passé dans l'actuel. Ainsi, il se trouve à un carrefour où se heurtent passé et modernisme, patrimoine séculaire et Occident. Son but est de dépasser l'ère nostalgique du passé tout en conservant une distance face aux influences occidentales. C'est sans doute de cette tension que naît l'œuvre qui nous fascine et qui témoigne d'une émouvante marocanité.

Cette littérature est un **témoignage de la condition de la femme, sacrifiée par la civilisation patriarcale, des immigrés, confrontés aux mutations des valeurs modernes** ; mais elle nous touche peut-être le plus lorsqu'elle évoque la **confrontation de la culture d'hier avec celle d'aujourd'hui**. Driss Chaïbi décrit dans *Le Passé Simple* la philosophie primitive d'Ali Souda, fabricant de babouches, qui refuse d'aliéner sa vie au bien-être matériel. Lorsqu'il a fini la paire de babouches qui lui assure son existence pour quelques jours, il s'arrête pour prendre le temps de vivre.

C'est une belle leçon de philosophie que nous recevons là, plongés que nous sommes dans la société de consommation à « l'américaine » où le time is money devrait être confronté à la sagesse d'Ali Souda. Dans *La Mère du Printemps*, les plus belles pages ne sont-elles pas celles qui racontent les difficultés de la tribu berbère des Aït Yafelman face aux tracasseries administratives qui n'ont, à ses yeux, aucune importance pourvu que le pain soit fait, le blé récolté ? Que fera-t-on des belles cartes d'identité ou des documents du cadastre puisque chacun sait qui il est, ce qu'il doit faire et ce qu'il possède ? C'est seulement dans l'accomplissement de son destin d'homme qu'il trouvera le salut. **Tahar Ben Jelloun dans *La Prière de l'Absent* nous dévoile les secrets de l'harmonie intérieure** lorsqu'il décrit la brave paysanne qui transporte au marché ses fruits et ses légumes alors qu'une voiture luxueuse s'arrête près de ses couffins et qu'un homme cravaté et parfumé en descend. Il s'adresse en ces termes à la maraîchère :

- C'est à vendre ces oranges ?
- Bien sûr, sinon pourquoi les aurais-je cueillies. et pourquoi serais-je là sous l'arbre à attendre le car d'Agadir ?
- Combien ?
- Combien quoi ?
- Tout. Je t'achète tes deux couffins. ..

- Rien que ça! Mon pauvre monsieur !
 - Quoi, tu ne veux pas ?
 - Décidément, ces gens de la ville dès qu'ils mettent un costume ils oublient qu'ils sont marocains ...
 - Ecoute, mon fils. J'ai passé trois jours à cueillir ces fruits et ces légumes. Aujourd'hui je me suis levée très tôt Je marche depuis ce matin, à pied. Je vais au marché d'Agadir pour vendre mon bien. Je ne me suis pas levée à l'aube pour me débarrasser en un clin d'œil de tous mes fruits et légumes. Je vais à Agadir m'installer dans mon petit coin, étaler mes produits, saluer le gardien, demander des nouvelles de Rahma qui est malade, et vendre mes oranges et mes tomates à plusieurs personnes.
 - J'aimerais recevoir la même somme que tu m'offres mais de plusieurs mains, avec plusieurs sourires et venant de visages différents. Je suis désolée, je ne me débarrasse pas de ma marchandise, je la vends. Et je passe toute une journée à la vendre. Sinon quelle vie aurions-nous ? Et quel intérêt de ne plus aller jusqu'au marché ?
 - Ah, bon ! Je ne comprends rien à ce que tu racontes.
 - Tu vois qu'il vaut mieux que tu ne manges pas mes oranges. Moi, j'ai peut-être un défaut, mais j'aime vendre mes produits aux gens qui me comprennent! ...
- (Tahar Ben Jelloun, La Prière de l'Absent. Points. Seuil. Paris 1981, pp. 206-207).